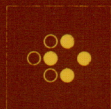


Catherine N'Diaye

Gens de sable



P.O.L.

Extrait de la publication

Gens de sable

Catherine N'Diaye

Gens de sable

P.O.L
26, rue Jacob, Paris 6^e

A mon frère

© P.O.L éditeur 1984
ISBN : 2-86744-027-0

LE NOM PROPRE

Le patronyme, la désignation juridique, affective, l'indexation du sujet, c'est considérable.

Je m'appelle Cathy N'DIAYE. Pour qui connaît un tant soit peu le Sahel, l'origine de ce nom, c'est le Sénégal. J'y vais à chaque fois que je peux, mais ça n'est que de temps en temps.

COMMUNICATION

Je n'avais aucune possibilité de communiquer avec le Mexicain — mon espagnol est inexistant — sauf par gestes et par regards. Mais ce n'était pas un handicap. Au contraire, c'était un bienfait.

Henri Miller, *Big Sur*

Je pense à ma grand-mère, à sa croyance qui fait sa force, sa confiance, sa sérénité. Nous communiquons par regards, gestes, sourires. Pour les choses simples de la vie quotidienne, chacune parle sa langue et, entre nous, ces échanges minima sont intenses — tant l'opinion de l'une importe pour l'autre. Pour les conversations longues, difficiles ou graves nous prenons des interprètes, n'importe lesquels, jamais les mêmes, médiateurs transparents. Nous leur parlons sans les voir, sans nous quitter (elle et moi) du regard un instant. Quand il n'y a pas d'interprètes, on dialogue malgré tout, comme si, dans la tension affective, on trouvait une langue commune, à l'intérieur même du chassé-croisé de deux langues, une sorte de méta-langue qui transcende mon français et son woloff.

Ma grand-mère est extrêmement fêrme dans ses

propos, en face d'elle ma volubilité devient hésitante. Je me sou mets spontanément à l'autorité qu'elle impose et qui m'apaise. Elle se moque gentiment de mon faux savoir, mais, par délicatesse, elle n'en appelle jamais à sa longue expérience.

Qu'est-ce qui unit ?
Les liens du sang.

Je fais partie de la multitude de ses petits-enfants. Elle les connaît tous. J'en ignore un certain nombre.

Elle m'a dit la généalogie longtemps, posément, toute une après-midi. J'admira is sa mémoire où s'ajoutent les naissances et les décès qu'elle ordonne selon l'importance qu'il convient d'y accorder. Devant la mort, elle est fataliste. Mais elle commanderait volontiers la vie et voudrait que ne soient conçus que les petits qu'elle accepte. J'ai vu pendant des années la femme de son petit-fils attendre humblement devant la porte pour que ma grand-mère jette un regard à son enfant — tout petit d'abord, puis grandissant, enfin grandelet. Et ce n'est que très tard, par crainte du ridicule uniquement, que ma grand-mère a abandonné ce mépris silencieux.

Comme je suis l'aînée de ma génération (la troisième à partir de Mam' Naffy Diop, ma grand-mère), j'ai non seulement des privilèges auxquels je suis très attachée, mais des droits — des droits

d'aïnesse — que mes oncles et mon père (les fils de ma grand-mère) sont loin d'avoir. Lorsqu'elle les appelle au téléphone (1), ils se redressent pour lui parler — à des kilomètres — ils se mettent debout pour répondre. Tandis que moi, je ne reçois jamais d'ordres, mais des conseils bienveillants. Et, quand elle croise mon regard, ma grand-mère a les yeux qui rient. Mam' Naffy ne me consulte pas, elle m'informe de ses décisions quand elle les a prises. Moi, je lui fais part de mes désirs. Elle acquiesce toujours, car ils lui paraissent raisonnables.

Mam' Naffy se déplace dans une voiture extraordinaire : une 404 bâchée d'une sorte de ciel de lit bleu à l'extérieur, étoilé à l'intérieur. Sur l'avant de la bâche, le portrait peint du Marabout de la famille — en l'occurrence, le Saint de la confrérie Tidjane — un chromo aux couleurs très agressives. A Dakar, comme à Saint-Louis, comme à Louga, l'arrivée au bout de la rue de ce portrait très haut placé et qui cahote sur le chemin, fait pousser des cris de sioux aux enfants, et s'affairer les adultes.

Certains ont essayé de faire renoncer ma grand-mère à ce qu'ils jugent comme une excentricité. En vain. D'abord parce qu'elle ne cède pas et se méfie toujours. Ensuite, parce que selon elle ce n'est pas de l'excentricité mais de la dignité affichée.

Mam' Naffy a également son élégance propre :

(1) *Ma grand-mère adore le téléphone, et elle en abuse. Cet instrument est venu à point lui redonner la puissance et l'autorité que l'Écrit — les journaux, les lettres, les papiers que les autres doivent lui lire — risquait de lui enlever.*

elle s'habille de couleurs pastel et porte le foulard très en avant sur le front depuis l'âge de 20 ou 25 ans. Comme beaucoup de femmes, elle s'est arrêtée dans la spirale des révolutions successives de la mode à un point précis du style — et ce, pour toujours. Ma mère a fait quelque chose comme ça aussi. Cette espèce de coupure dans l'élan de la coquetterie — qui marque l'âge d'une femme plus que les rides, plus que tout — me touche beaucoup.

Malgré son foulard, malgré sa voiture, je ne peux penser que ma grand-mère soit un être contingent, qu'elle soit un accident au regard de l'infini, un malheureux sujet qui existe solo numéro dans l'immensité des peuples de Dieu. J'y pense souvent quand, accroupie dans un coin du jardin, je la regarde prier. Elle rend grâce à sa mesure, avec toute sa solidité, femme de la terre tournée vers le ciel, seule sur la terrasse, les pieds bien à plat sur le carreau frais, tandis que les autres se prosternent dans le sable fin de la cour. Elle commence et termine sa prière indépendamment du reste de la famille qui guette pour s'accorder à la longueur variable de son temps de recueillement.

DE L'EXOTISME, DU FOLKLORE, DE L'AMOUR

... Le livre n'a jamais été fait, il a été récolté.

Marcel Proust, *Jean Santeuil*

Quand un monde ne nous est pas (ou plus) tout à fait familier — qu'il se situe en dehors de notre quotidien, notre relation à cette étrangeté peut être de trois ordres : exotique, folklorique, amoureuse.

Trois attitudes immédiates et irrationnelles qui annulent la distance.

L'exotisme, c'est la curiosité qui fige tout de suite les choses dans une altérité radicale, absolue ; et qui ne dérape (ni n'évolue) jamais vers un quelconque rapport heuristique. Aucun désir de résoudre l'énigme, de réduire la distance, ni de lever le voile. Brève incursion dans l'inconnu, l'exotisme est un flash. Voilà pourquoi le mitraillage photographique est la forme répandue de ces incursions dans le réel étranger.

Par essence, ce réel (étranger) est inépuisable, aussi, le résumer dans l'image de la camera oscura, c'est instituer avec lui un type de rapport fort précis et résolument limité, le « rapport exotique » : visite-tour-trekking-excursion... incursion.

Ce rapport au réel est aux antipodes de l'enquête, de la recherche. L'exotisme est une forme de rencontre avec l'Autre qui se situe à l'opposé de la connaissance, qui est même de l'ordre de l'anti-connaissance (être content sans savoir). La relation exotique est contradictoire avec la recherche de la vérité.

Elle bascule donc facilement dans le folklore, dans la vision énorme et fixiste. Le marché tropical est vu comme un tas grouillant — exubérance colorée, agressivité des sons et des odeurs, perçues comme si aucune règle ne régissait ce désordre apparent. Mais rechercher les règles, débusquer l'ordre (sous le désordre de surface), ce serait instituer une relation de connaissance. Or, justement, l'exotisme prend nécessairement l'apparence pour le réel, l'ombre pour le consistant, le folklore pour la vie.

Aux antipodes de cela, il y a le rapport amoureux : celui où on se laisse ravir, où le sens de l'observation est attisé par une attitude bienveillante et sentimentale, où le désir gouverne l'œil et le langage. Tout peut être magnifié, valorisé, amplifié, mais la relation de connaissance demeure possible. Dans le rapport amoureux, le désir conduit les pensées, il ne les oblitère pas. La

connaissance devient alors comme la poursuite de l'amour, son accomplissement, sa destinée. Cette fois, c'est être content pour cause de connaissance.

Rapport qui naît d'affinités supposées. L'affinité est ici l'intuition de l'harmonie : je devine que notre cohabitation (toi l'hôtesse, et moi de passage) sera agréable, que ta cuisine me rassasiera le goût et l'appétit, que nous aurons à nous surprendre et à nous plaire mutuellement.

Si dans le rapport exotique le touriste est acteur malgré lui (il se croit uniquement spectateur alors que, de l'autre côté du miroir, il est acteur) ; dans le rapport amoureux, il a conscience d'avoir un rôle à tenir — d'avoir entre ses mains la fragilité de la chose en train de se construire.

Quand je vais à Pikine ou à Louga, je me sens dans cet état amoureux (proche de la sensiblerie, parfois, je le reconnais). Mais cette sentimentalité n'est pas purement hallucinée, car elle trouve son écho :

— dans l'injustice avec laquelle ma grand-mère prend toujours ouvertement mon parti à la moindre discussion ;

— parce qu'au repas collectif, mes tantes mettent tout le poisson de mon côté ;

— parce qu'on s'inquiète de ma moindre ride soucieuse ;

— parce que mon neveu préféré ne dort qu'avec moi (1).

(1) *Au Sénégal, on peut vivre ses préférences à l'égard des enfants en toute quiétude, les étaler même. Comme l'éducation est communautaire, chacun a son préféré, et chacun trouve celui*

Cette sollicitude sincère est peut-être la positivité la plus profonde de l'attitude clanique, du « tu es des nôtres » qui fonde un droit naturel et imprescriptible ; je dis positivité, parce que son envers n'est pas nécessairement l'ostracisme.

Quand je suis là-bas, ni atavisme ravivé ni réminiscence fidèle ; mais une sorte d'écoute intérieure, parallèle à l'observation du dehors, me situe au-delà de l'exotisme et m'évite la béatitude bornée. Tout n'est pas Beau, je le sais, mais ce qui l'est ne m'échappe pas — ce qui est Bien non plus. Et si j'aime dans la démesure (mais peut-il en être autrement ?), la réalité n'est pas occultée, je souffre en proportion de ce qui est laid ou révoltant.

Je ne suis pas immergée dans un quotidien qui serait mien, mais comme le « génie » au bord de la rivière : il n'est plus intéressé par le flux éternel, il contemple en cet endroit l'immobilité de son reflet malgré l'écoulement et s'étonne de cette image.

Tout cela me donne une compréhension daemonique des choses. Le Sénégal parle en moi exactement comme le « daemon » de Socrate lui soufflait ce qu'il avait à dire. Cette compréhension d'un univers — ma compréhension — est, pour tout dire, un entre-deux de la curiosité ethnographique et de l'amour de son peuple. Tout en étant partie prenante, on a la patience observatrice de l'entomolo-

qui le préfère. Il n'y a pas de laissé-pour-compte (très rarement) et, en ce sens, c'est égalitaire.

giste. En l'occurrence, revendiquer des « racines » me paraîtrait purement et simplement iconoclaste. Et pourquoi le faire, d'ailleurs ? Tout écartèlement n'est pas forcément torture, la situation dans cet interstice est loin d'être insupportable. C'est au contraire la part du rêve. Pas l'évasion onirique (inintéressant cela), mais une section, une part du monde, qui est donnée dans un éblouissement. Une coïncidence étonnante. Une analogie à côté de laquelle il eût été facile de passer. Si bien qu'en cet endroit, on est tenté de poursuivre les histoires, de compléter les légendes, de reconstruire autour des fragments, des bribes et des lapsi — tout comme de contempler ce qui est donné. Autant de manières d'explorer l'analogie. Tout cela dans un élan de familiarité inoriginé puisque le temps n'y est pour rien.

Rapport amoureux — relation de connaissance — qui naissent de l'enjambement d'une distance (peu importe laquelle d'ailleurs. Il suffit d'avoir à l'annuler).

Cette attraction prend d'abord l'allure d'un choc esthétique. Et dans cette heureuse collision, la vie courante devient inédite, le quotidien prodigieux. Toutes les significations (et Dieu sait que le monde est qualifié ici !) prennent du relief. Tout m'impressionne — s'imprime — et provoque en moi des états d'âme. Que je sois terrassée par le sublime de certains paysages gigantesques, ou attendrie par l'esthétique du minuscule, de l'infime, est bien normal. Ce qui est hors de proportion émerveille

toujours. Mais la vie quotidienne... L'économie des gestes familiers, les manières de table me séduisent, la mode me ravit, les rituels journaliers me charment. La vie ordinaire est artistique (1).

(1) *J'ai remarqué, en relisant à la fin mon texte, que j'entremêlais « l'ici » au « là-bas » pour désigner le même endroit — le Sahel — hésitation identique à celle qui mêle le « tu » au « vous » quand on est impressionné par quelqu'un. Plutôt que de corriger, j'ai laissé ce qui m'est apparu comme l'ambiguïté de l'appartenance à distance. Quant à « l'Occident », il indique aussi bien, sous ma plume, un point cardinal ou un extrême opposé qu'une entité politique.*

CORRESPONDANCES

On n'a, sans doute, pas encore fini de se répandre en platitudes élogieuses sur les boubous « chamarrés » des femmes africaines. « Leur éclat », « la hauteur de leurs couleurs » ont place dans tous les guides touristiques et les récits de voyage — parfois dans le meilleur de la littérature africaine elle-même.

Manque de sens de l'observation dans un cas, et, dans l'autre, vraisemblablement incapacité à dire ou, plutôt, difficulté à échapper au dire de l'autre, de sa langue.

Insatisfaite par l'écart laissé entre la beauté de la parure et l'indigence laudative de sa description, comme s'il ne s'agissait que d'une véhémence incontrôlée, le désir m'a saisie d'aller y regarder de plus près, sous ces toges animées.

Depuis le riche bazin des jours de fête, jusqu'à la

Du Sénégal, d'un Sénégal intérieur, une voix parle et interroge. Son écho se répercute dans l'entre-deux mondes de l'Afrique et de l'Occident. Espace sans limites, lieu non de ressentiment mais de plaisir. Nous sont contées les histoires inédites de ces gens du Sahel, de ces gens de sable : la grand'mère, l'architecte, le géant lettré ; tous personnages étonnants et pourtant sans renommée.

Tout en contant, l'auteur s'amuse à inventorier les survivances africaines têtues derrière le chaos d'aujourd'hui. Sahel de maintenant où le téléphone et la radio viennent renforcer l'oralité, où le plastique peut avoir un usage magique. Il y a jeu, mais jeu grave où la narratrice maintient une différence sans la radicaliser. Le livre n'est ni d'ethnographie ni de sociologie, il invite à une lecture transparente, hédoniste.



9 782867 440274

Couverture : « Coquettes... », Watteau (détail).
Leningrad, Ermitage.
Maquette : Jean-Pierre Reissner.

ISBN : 2-86744-027-0

F1 0030-84-X

Extrait de la publication

65,00 FF